Charles Maurras

Inscriptions

LES POÈTES FRANÇAIS

Collection Joachim Gasquet

CHARLES MAURRAS

INSCRIPTIONS

Librairie de France
F. Sant' Andréa, L. Marcerou & Cie
99 Bd Raspail

CETTE COLLECTION A ÉTÉ COMPOSÉE

PAR JOACHIM GASQUET.

IL N'Y SERA AJOUTÉ AUCUN VOLUME.

TELLE QUELLE,

FORMANT UN CYCLE ACHEVÉ,

ELLE RESTERA LE TÉMOIGNAGE

DU GOUT ET DE L'AMOUR

DU POÈTE DES *HYMNES* ET DU *BUCHER SECRET*

ENLEVÉ PAR LA MORT

EN PLEIN ESSOR DE SON GÉNIE.

Collection Joachim Gasquet

Sous Presse :

ANDRÉ FONTAINAS . . *L'Allée des Glaïeuls.*
XAVIER DE MAGALLON *L'Ombre.*
FERNAND MAZADE. . *L'ardent Voyage.*

A Paraître :

ALBERT ERLANDE . . . *Le Poème Royal.*
JEAN-LOUIS VAUDOYER . *L'Album italien.*
MARC LAFARGUE . . . *La Belle Journée.*

Suivront les Inédits de :

MADAME LA COMTESSE DE NOAILLES - de MM. PAUL BOURGET, GEORGES DUHAMEL, JOACHIM GASQUET, EDMOND JALOUX, PAUL VALÉRY, VIÉLÉ-GRIFFIN.

Une réédition de :

Les Vers dorés de GÉRARD DE NERVAL.
Les Cantiques spirituels de MADAME GUYON.

LES POÈTES FRANÇAIS

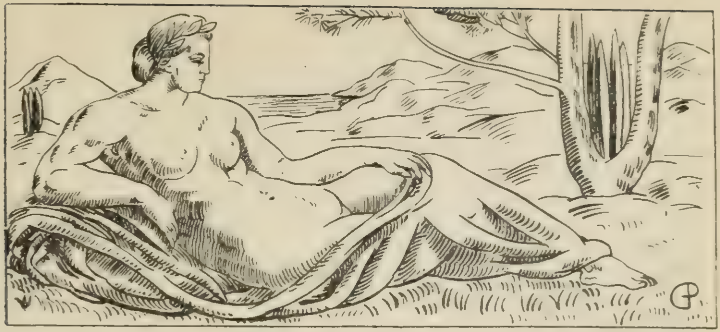
INSCRIPTIONS

Charles Maurras

INSCRIPTIONS

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1921



Cher Joachim, comment ceci est-il possible, tu n'es plus là ! Et que me veulent ces feuillets qui m'étaient un présent de toi ? Six ou sept semaines avant le désastre, un soir, tu accourais pour m'exhorter à faire un recueil des quelques petits poèmes que tu savais :

— Mais je n'ai pas le temps....

— Je l'ai eu, moi, et vois....

Le recueil était fait, tu l'avais dans la poche, tu t'étais donné la peine de rechercher, de classer, de coller et parfois de recopier, ton amitié splendide faisant tous les métiers, y compris celui du bon juge,

admettant, pardonnant mes excès de fidélité à l'esprit de la tradition et mon caprice brusque de l'élision indue ou de la sournoise apocope, de l'hiatus flagrant ou des pluriels rimant à des singuliers.

N'avais-tu pas fini (la Muse te pardonne !) par me convertir à ton incroyable faiblesse pour des échappées de musique intérieure qui ne devaient pas voir le jour ?

Mais comment les souffrir dans la triste lumière qui ne te dore plus ! J'en éprouve une honte obscure.

Je t'ai presque vu naître. C'était à toi à me fermer les yeux. Nous n'avons même pas eu la consolation de fermer les tiens ! Repose néanmoins, cher ami sans pareil, dans la mémoire et dans le cœur des générations que tu aimantas. Le souvenir grandit quand les forces déclinent. Rangés comme des ombres autour du monument, nous en ferons jaillir une flamme que rien n'abaisse, afin que ton élan vers la poésie et la gloire soit perpétué dignement.

Ch. M.

Destinée.

Tu naquis le jour de la lune
Et sous le signe des combats,
Le soleil n'en finissait pas
De se lever sur ta lagune.

Le vent d'ouest au seuil béant
De ta maison sur le rivage
Vint moduler son cri sauvage
Et les appels de l'Océan.

Mais tu n'as pas quitté ton île
Ni fait bataille sur la mer :
Jamais la gloire du vrai fer
N'a brillé dans ta main débile.

Tu ne peux être matelot
Que d'imaginaires espaces
Où, comme ailleurs, le jour fugace
Est lent à poindre sous le flot

Et tu sens dans la flamme torse
De tous tes vœux les plus distincts
Lutter le Soir et le Matin
Et le rêve étreindre la force.

Beauté.

Toi qui brille enfoncée au plus tendre du cœur,
Beauté, fer éclatant, ne me sois que douceur
Ou si tu me devais être une chose amère
En aucun temps du moins ne me sois étrangère
Brûle et consume-moi, mon unique soleil,
Que, ton dur javelot, ton javelot vermeil
Dardant de jour en jour une plus pure flamme,
Je sois régénéré jusques au fond de l'âme
Et même ma raison folle de te sentir
Ne reconnaisse plus si c'e t vivre ou mourir !

Croix des Routes.

Si votre cœur est humble et votre âme très pure
Venez, il est permis de le dire tout bas,
De toutes les grandeurs vous êtes la mesure,
Un ciel intérieur illumine vos pas.

Mais, sans te souvenir du lieu de ta naissance,
Ta fière déité rit-elle de la loi,
Fuis : la foudre a marqué d'une haute vengeance
Des êtres plus chétifs et plus vides que toi !

Le Cyprès.

Jours appesantis d'un souvenir sombre,
Tout me fait trop mal :
Ensevelissons nos restes à l'ombre
Du cyprès natal.

O roi des jardins de pampre et d'olive,
De roses vêtu,
Orgueil et pudeur de l'âme plaintive,
De moi voudras-tu ?

Tu m'as vu tenter d'amollir la roche :
Mon gémissement
Pressa du plus vain de tous les reproches
Le dur élément.

Mais, qu'il t'en souvienne, à l'humble défaite
De ma longue erreur,
Nulle cruauté qui broyât ma tête
N'a dompté mon cœur

Et, bien qu'aux réseaux de l'enchanteresse
Fût lié mon sort,
J'ai la liberté des seules richesses :
L'honneur et la mort.

Tu peux m'accorder la paix de ton ombre,
Ami fier et pur,
Et m'incorporer a ton signe sombre
Debout dans l'azur.

Ciel étoilé.

Paraphrase du distique de Platon

ΑΣΤΕΡΑΣ ΕΙΣΑΘΡΕΙΣ...

Tes yeux cherchaient là-haut le destin de leur flamme:
Que ne suis-je, harmonie et splendeur, ces grands cieux
Pour répondre au désir qu'il t'ont versé dans l'âme
Et pour te contempler avec des milliers d'yeux !

ΚΑΛΗ ΤΙΣ ΟΥΣΑ.

Traduit d'*Anacréon*.
Après Henri Estienne,
Remi Belleau et Ronsard.

Aux taureaux Dieu cornes donne
Et sabots durs aux chevaux
Et pieds lestes aux levreaux.
Ses dents montre la lionne,
Vois mes ailes, dit l'oiseau,
Et comme le poisson nage
Par ainsi est l'homme sage.

Mais aux femmes il partage,
Ores qu'il a tout doté,
Quelle force ? La beauté.
Oui dà, pour toute rondelle,
Oui dà, contre tout épieu,
Et quelqu'une qui est belle
Ainsi passe fer et feu.

Clé du Songe.

Euphorion, fils de
Faust et d'Hélène,
explique et chante :

— Comment croire que la vie
Nous redouble de tels coups !
Quand sa haine est assouvie,
Elle a le cœur assez doux.

Son breuvage maléfique
Ne dissoudrait pas deux fois
Du plus âpre des toxiques
Même force et même poids :

D'infortunes mesurées
Pour l'angoisse et le tourment
Si ton âme est saturée
Jusqu'aux moindres éléments,

Va, repose invulnérable
Dans l'armure des douleurs
Au refuge incomparable
Qu'aménage le malheur

Et si quelque songe trouble,
Comme hier, ton corps lassé
Rassure-toi, c'est le double
Des images du passé :

Au cristal qui l'emprisonne
L'ancien mal est enchanté
Et la voix de l'heure y sonne
Mon amour et ta beauté.

Portrait.

Voilà le sang de tes veines chaudes
Les nerfs confus et le cerveau clair
Guettant quel air de musique rôde,
Et l'œil hagard qui va sur la mer.

Me diras-tu ce que signifie
Ce reflet neuf du vieil Andrea ?
Peintre ? Lecteur en philosophie ?
Ou simple retour de Nouméa ?

Ici, les filles dansent et chantent :

Allez, passant de mauvaise mine,
N'approchez pas de notre jardin
Ni du palais, ni de la chaumine :
On a serré le pain et le vin.

La Découverte.

Par les grand' routes en lacets
Qui serpentent sous nos étoiles,
Le vent de mer qui frémissait
Tendit mon cœur comme une toile

Et, coup d'aile supérieur
Dans la solitude farouche
Du sombre flot cueillant la fleur
Ou la pressant jusqu'à ma bouche,

Comme il mettait en mouvement
Depuis la cendre des ancêtres
Jusqu'aux brasiers du firmament
Toutes les sources de mon être,

La vie entière m'apparut,
Sa dureté, son amertume
Et, quelque lieu qu'on ait couru,
Cette douceur qui la parfume :

Enfant trop vif, adolescent
Que les disgrâces endurcirent,
A mon automne enfin je sens
Cette douceur qui me déchire.

Presque à la veille d'être au port
Où s'apaise le cœur des hommes
Je ne crois plus les pauvres morts
Mieux partagés que nous ne sommes :

Mais je ne mene à ce tombeau
Regret, désir, ni même envie
Et j'y renverse le flambeau
D'une espérance inassouvie.

A la Lyre de Thrace.

Paucis quos æquus...

Le fleuve ayant glacé la bouche de ton prêtre
Et le corps déchiré de cet unique amant,
Au même bord muet descendais-tu peut-être
Grande lyre allongée au ras du flot dormant :

J'approche et, de mes doigts qui t'étreignent dans l'ombre,
Ranime peu à peu, grave mère des sons,
Les cordes que retient sous la règle du nombre
Ta creuse écaille où dort la divine leçon.

Laisse éclater ta voix, vibrante et douce lyre,
Ton défi d'éphémère à la Parque porté
Des justes favoris que le Dieu sut élire
Trompera l'amertume et l'infélicité !

Sur une Coupe de Venise.

Pour une lèvre sinueuse
Mère et victime du désir
Quel échanson savait emplir
Cette corolle glorieuse ?

Quelle beauté mystérieuse
Y but longtemps, jusqu'à mourir,
Son lot de peine et de plaisir,
Flancs légers, tête radieuse ?

Pour lui, c'était un artisan
Né dans la Ville, mais Pisan
D'art mineur et de race pure :

Ils s'étreignaient comme des dieux.
Survint l'époux, le Doge vieux,
Qui d'un seul trait fit deux blessures.

Marine.

Flambeau déchu des voûtes splendides,
Étoile aimée éteinte en tombant !
Qui va guider la course rapide
De ce rameur ployé sur son banc ?

Son œil te cherche au bord du ciel vide
Mais, par-delà vergues et haubans,
S'évanouissent dans l'air livide
Toutes les flammes de second rang.

— J'avais élu pour unique étoile
Ce qui brûlait dans tes yeux sans foi
Sombre et doux feu qui menais ma voile.

Puisque ma vie a perdu sa loi
Je descendrai sous l'eau qui se voile
N'ayant aimé ni voulu que toi.

Pour la Voie Sacrée.

Sur un groupe de Maxime Réal del Sarte.

— Je t'ai cherché sous le ciel qui tonne
Jusqu'à ce bord de talus désert :
Ne rêve plus que je t'abandonne,
Ne suis-je pas la chair de ta chair ?

Mon sein renaît aux feux que rayonnent
Tes biens ravis et tes maux soufferts :
Sacrifié que ma main couronne,
J'ai le front ceint de tes lauriers verts.

O mon amour, ô grande âme fière,
Pour achever de nous réunir,
Epanouis ta pleine lumière !

... Les doigts tremblants, l'immortel Désir
Ayant défait un pan du suaire
Honore et prie avant de gémir.

Au Vers Neuvain.

I.

Rime et Raison.

Doux vers neuvain que la Muse loue
Pour le mystère de ta beauté,
Sarment fleuri, que tes pampres jouent
Sur le bel orme que j'ai planté !

L'ormeau viril monte en droite ligne
Mais toi, liant, déliant les tours
Et les retours de ta molle vigne,
Dis-nous un chant de rêve et d'amour

Dis les bons vins qu'on verse à la ronde
Et la pastèque et les abricots :
J'aurai souci de la fin du monde
Après la mort de la nymphe Echo !

II.

Ordre et Progrès.

Oui mais la Muse aime aussi le grave
Frémissement qui courut notre air
Sur le tombeau de ces jeunes braves
Que le désir de l'âme a rouvert :

Si je les suis au fond du Tartare
Armé du glaive et de l'aviron,
Redemandant cette vertu rare
Que tous les siècles nous envieront

Et si, mordu des dieux de la flamme,
Ensanglanté, prêt à défaillir,
Je réunis dans un cœur qui pâme
Mes vœux de vivre et de rebondir

Puis, au rayon de la pâle étoile
Qui meut la terre et le genre humain,
Si je reprends par rame et par voile
La place due ou le bon chemin :

Mon vers neuvain, toi seul me cadences
Les jeux de l'Etre et de l'Elément,
Ta mélodie à ce trouble immense
Mesure l'ordre et le mouvement.

Couchant Vermeil,

tiré d'un

« COLLOQUE DES MORTS ».

. . . .

. . . .

Quel sens humain recevront ces paroles ?
Je ne les dis qu'aux amis anciens
Que j'ai connus sur les bancs de l'école.
Entre eux et moi la Mort est un lien.

Compagnons de lointaine adolescence,
Dites-nous s'il vous souvient comme à moi
De ce beau soir de haute incandescence
Où nous offensâmes la loi des lois ?

Jamais, dans ses lents adieux à la terre,
De la cime enflammée où bat son cœur,
Le soleil n'avait laissé son mystère
Développer cette amère splendeur

Le globe en feu sur le parvis de l'onde
Ouvrait l'ample chemin de pourpre et d'or
Où, pèlerins de la beauté du monde,
Couraient nos yeux comme un navire au port

Et nous buvions la topaze brûlée,
Nous nous gorgions de ce rubis sanglant
Aussi longtemps que sa flamme exhalée
Auréola l'éphémère semblant.

Sainte beauté qui dut être immortelle,
L'heure des dieux ne se consomme pas :
Comment, clarté victorieuse, est-elle
Précipitée à de nouveaux combats !

Nous le demandions au roi de l'Espace.
— O mon Dieu, ce n'est pas toi qui nous fuis
Mais la Planète où nos figures passent
Qui nous emporte au devant de la nuit.

Livide hostie offerte à l'arche sombre
Qu'épanouit le ciel oriental,
Les pieds liés dans la chaîne de l'ombre,
Je suis traîné sous le porche fatal :

O toi que nous appelions Terre-mère
D'où vient ton vol contraire à notre amour ?
Je suis né, je suis fait pour la lumière,
Accorde-moi d'éterniser le Jour....

OPTVMO. SIVE. PESSVMO.

Essence pire que le Pire
Et meilleure que le Meilleur
Quelle est la langue qui peut dire
Les deux abîmes de ton cœur !

Mais à ce double sanctuaire,
Déesse ou Monstre, ô seul esprit
De mon ombre et de ma lumière,
L'unique hommage soit inscrit.

TABLE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
25 JUIN 1921 PAR ÉMERY
FRÈRES ET NOUGARÈDE,
POUR LA
LIBRAIRIE DE FRANCE.
IL A D'ABORD ÉTÉ TIRÉ,
SUR PAPIER VERGÉ ANTIQUE
LAFUMA CENT EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 100.